

XYZ. La revue de la nouvelle



La part lumineuse du doute

Esther Croft, *L'ombre d'un doute*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 123 p.

David Dorais

Numéro 123, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [La part lumineuse du doute / Esther Croft, *L'ombre d'un doute*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 123 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (123), 77–80.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru^{dit}

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La part lumineuse du doute

Esther Croft, *L'ombre d'un doute*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 123 p.

A CTIVE en littérature depuis la fin des années 1980, Esther Croft est une nouvellière reconnue, dont les œuvres ont été couronnées de nombreux prix, notamment le prix Adrienne-Choquette, qu'elle a remporté deux fois (en 1994 et en 2008). On a donc affaire à une écrivaine en pleine possession de ses moyens.



Pourtant, son plus récent recueil se place sous le signe du doute. Si l'expression usuelle « sans l'ombre d'un doute » renvoie à une certitude absolue, le titre *L'ombre d'un doute* évoque au contraire l'hésitation. Esther Croft s'est donné comme but d'explorer, à travers ses nouvelles, les différentes formes de ce sentiment pénible, qu'il surgisse entre mari et femme ou entre parents et enfants. L'approche de l'auteure est résolument psychologique, non au sens où celle-ci tenterait d'illustrer platelement des modèles théoriques trouvés dans des manuels, mais au sens (plus littéraire) où elle utilise la fiction pour réfléchir sur la manière dont certaines personnes réagissent aux événements, petits ou grands, de leur existence. La littérature, chez Croft, n'a rien de didactique : l'ambition de l'écrivaine ne consiste pas à enseigner des faits, mais à s'interroger sur la vie intérieure, sur les silhouettes floues qui l'animent, sur la pénombre qui y règne et où n'existent ni le noir ni le blanc. La narration s'attarde peu aux gestes, beaucoup aux pensées, aux souvenirs et aux émotions. La trame événementielle sert de prétexte à la trame psychologique, qui la recouvre. Le monologue intérieur étouffe les bruits du dehors.

Dans « Devenir père », un jeune homme se trouble au moment où il doit acheter un lit de bébé. Il se rend compte 77

pleinement, pour la première fois, lui semble-t-il, qu'il aura bientôt un enfant, et que cette responsabilité l'enchaînera jusqu'à sa mort. Comment peut-il espérer être un bon père, se demande-t-il, lui qui n'a jamais connu le sien, parti avant même qu'il naisse ? Il a toujours détesté ce père absent, pour son acte de lâcheté, mais soudain il se prend à éprouver de la compréhension à son égard : « Peut-être qu'il s'est senti, lui aussi, acculé au pied du mur par tous ces accessoires à roulettes qui cherchaient à lui barrer la route et à réduire à jamais sa liberté de mouvement. » Finalement, il attrape une poupée de la taille d'un nourrisson et il l'installe dans un des lits, pour vérifier quel espace elle occupe. Façon d'indiquer que le futur père tente de prendre la mesure de la place qu'occupe un enfant dans une vie. Dans une autre nouvelle, « ... et pour le pire », une femme se débat intérieurement contre l'accusation de pédophilie proférée à l'endroit de son mari. À certains moments, elle oppose aux calomnies et aux rumeurs les souvenirs les plus heureux de leur vie de famille : voyage enchanteur aux Îles-de-la-Madeleine ou soupers joyeux autour d'une lasagne. À d'autres moments, la confiance vacille, et l'homme qu'elle aime lui apparaît comme un inconnu qui la dégoûte. Qu'a-t-il fait ? À ses jeunes joueurs de hockey ? À ses propres enfants ? Des scènes odieuses s'immiscent dans son esprit. Prise dans « la bataille du doute », elle doit dépenser toute son énergie et s'armer d'images rassurantes pour éviter de perdre la tête.

Mais le doute peut prendre une forme plus positive chez Esther Croft. Il n'est pas seulement ce qui mine : il révèle aussi la complexité de la pensée, qui s'agite pour soupeser, évaluer, mettre de l'ordre dans ce qui, en nous, refuse de se laisser dompter. Or, cette complexité permet de prendre du recul par rapport à la vie extérieure, subie par l'individu, imposée à lui en un bloc roide et monolithique. La vraie vie, estime Croft, se trouve à l'intérieur de soi-même, là où l'on soumet le réel à l'épreuve des nuances infinies. Le doute offre alors une marge de liberté face à l'oppression du dehors, infligée par l'Autre, celui qui connaît notre intimité.

Le doute provoque des fendillements dans ce qui se présentait comme une masse compacte. Il donne ainsi l'occasion de gagner du jeu, de s'affranchir, puis de s'élancer vers l'inconnu pour reprendre possession de soi.

« Tout l'avenir devant elle » présente une étudiante modèle. Choyée par ses parents, admirée par ses enseignants, elle a toujours accompli ce qui était attendu d'une bonne fille, d'une grande fille, et on l'en a toujours félicitée. Ce jour-là, elle doit prononcer, dans l'amphithéâtre du cégep, un discours plein d'espoir sur le futur de notre monde. Mais pour une fois, elle trahit la confiance placée en elle. Elle fait une fugue dans le Vieux-Québec. Elle hésite. Suit-elle encore la voie la plus prometteuse ? Se serait-elle trompée tout ce temps ? Au terme de sa remise en question, elle prend la décision de rompre avec le rôle qui lui est déjà prescrit. Une statue de bronze l'inspire : un jeune matelot, baluchon sous le bras, agitant sa tuque en signe d'adieu. Laissé à lui-même, il a dû se débrouiller pour survivre. « Celui-là n'est peut-être jamais revenu. Mais il a eu un jour le courage de partir. » L'étudiante plus si modèle, à la coquille fendillée, décide d'annoncer à ses parents qu'elle ne s'inscrira pas à l'université et qu'elle partira en voyage. « L'éloge du doute », une des nouvelles les plus complexes du recueil par sa structure autoréférentielle, raconte l'embarras d'un vieux professeur d'université, près de la retraite, préparant une leçon qu'il prévoit magistrale. Il veut vanter à sa classe le doute, le questionnement, la pensée aventureuse, l'esprit critique qui s'élance sans filet. Mais comment y parvenir sans être moralisateur et sans s'appuyer sur un discours assertif qui, par sa forme même, dément son propos ? Il tombe sur le travail d'un étudiant qui reproche à toute la génération des baby-boomers (dont fait partie le professeur) d'avoir plongé ses enfants dans un monde dépouillé de ses certitudes, renversé sens dessus dessous, sans idéal auquel s'accrocher. Un doute aux dimensions du néant. Le professeur, bouleversé, décide en fin de compte de donner son cours sans aucune préparation : il sautera à pieds joints

dans le vide, vivant l'angoisse de l'inconnu, expérimentant ainsi ce qu'il prône lui-même et ce qu'il a fait subir aux jeunes générations.

On trouve donc une part lumineuse dans *L'ombre d'un doute*. Et même dans les histoires les plus sombres, Esther Croft ne recourt jamais à l'ironie, au cynisme, au fatalisme ou au pessimisme. Les fins de récit les moins positives ne laissent le lecteur que sur un suspens. Clairement, l'auteure est une humaniste, pour qui les côtés noirs des individus ne sauraient justifier la condamnation ou le désespoir. Comme Térence jadis, Esther Croft pourrait écrire : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Et ajouter : c'est grâce à la littérature que l'on peut témoigner le mieux de notre curiosité, de notre affection et de notre empathie.

David Dorais

Le poids des mots

Sylvie Gendron, *Quelqu'un*, Québec, L'instant même, 2014, 138 p.

PROFESSEURE au collégial depuis 1991, Sylvie Gendron est une auteure rare qui a peu publié, à l'exception des revues qu'elle fréquente avec assiduité. Seulement un recueil de poésie, paru en 2013, précède la parution de *Quelqu'un*, son premier recueil de nouvelles, un livre que l'on devine patiemment mûri. Lauréate de notre concours en



2012, Sylvie Gendron fait une entrée plutôt tardive en écriture, mais elle a pris le temps de lire beaucoup avant d'ajouter sa voix. Dans *Quelqu'un*, cette longue fréquentation des livres qui a profité à la lente genèse de l'écriture est palpable. De nombreux écrivains sont cités ou évoqués. Ils ne le sont jamais gratuitement, par désir de faire étalage de connaissances, car la pensée de Gendron s'inscrit dans leur filiation et dans la poursuite d'une périlleuse et difficile quête de sens. Pour ne citer que ces exemples, l'auteure marche ainsi dans les pas de Simone Weil, d'Henry Bauchau et de Blaise Pascal.